

VII

LIBERTÉ ET LIBÉRATION

ILLUSION ET RÉALITÉ DE LA LIBÉRATION MORALE

Grosso modo la philosophie conçoit la liberté intérieure de l'homme soit sous l'angle du *tout ou rien*, soit sous celui du *plus ou moins* ; et pour tout philosophe conséquent avec lui-même ces deux vues s'excluent nécessairement l'une l'autre puisqu'une LIBERTÉ RELATIVE, fille d'une certaine libération intérieure — quelque sens, du reste, que l'on donne, ici, à cette expression —, ne peut se concevoir comme conditionnée par une LIBERTÉ ABSOLUE engendreuse d'événements libres de toute relation fonctionnelle avec quoi que ce soit d'antérieur ou de contemporain à eux, partant d'événements anarchiques et rebelles à toute loi, fût-elle seulement morale — dans le cadre de n'importe quelle éthique — ; ni même se concevoir comme cohabitant en quelque sorte avec pareille liberté sous peine de voir sans cesse compromise la libération qui l'engendre. Car la notion de libération intérieure implique logiquement, et presque étymologiquement, celle de quelque progrès — en n'importe quel sens du mot —, de sorte que la liberté relative ne peut se

concevoir que sous l'aspect d'une disposition psychologique telle que les événements (intérieurs et éventuellement extérieurs) qui surgissent dans un homme ou en émanent à partir d'une situation mentale donnée ne soient pas quelconques, moralement parlant — dans le cadre de n'importe quelle éthique —, mais ordonnés à quelque exigence cardinale permanente ; et cette constante obligation est évidemment incompatible avec la possibilité du surgissement toujours imprévisible dans la vie intérieure, partant et éventuellement dans la vie extérieure, d'événements indisciplinés capables de ruiner à chaque instant un « progrès » réalisé tant bien que mal.

Cependant l'homme qui pense se libérer intérieurement a nécessairement le sentiment d'avoir entrepris sa libération morale — dans quelque perspective éthique que ce soit — à la faveur d'un premier geste de liberté absolue — celui du choix originel —, et de soutenir son entreprise au prix d'une série indéfinie de pareils gestes. L'exigence ordonnatrice qui régit cette libération, en effet, est techniquement telle — en vertu de sa logique interne — que l'homme ne peut la réaliser que par une série d'étapes destinées à être reniées tour à tour au profit d'étapes ultérieures tenues pour respectivement « progressives ». Et même le premier pas accompli dans la voie de la liberté relative ne peut, lui aussi, le plus souvent, surgir que comme un reniement « progressif » de tout un passé. Or si ces reniements apparaissaient à leur auteur comme les fruits nécessaires de quelque déterminisme mental, ils se présenteraient à lui, *ipso facto*, comme éminemment propres à vicier toute œuvre libératrice, moralement parlant — dans n'importe quelle perspective éthique —, aucune détermination nécessaire ne se souciant, par essence, d'aucune loi morale. Cependant on a vu que la liberté absolue était incompatible avec la relative.

Ainsi une sorte d'antinomie essentielle corrompt radicalement les rapports susceptibles d'envelopper les deux notions philosophiques de la liberté, et le moraliste — quelle que soit du reste son éthique — ne peut proposer à ses auditeurs et lecteurs aucune authentique libération.

Mais tout homme se veut libre, comme d'instinct, ne sût-il au juste ce qu'est l'authentique liberté, la tenant du reste, de prime saut, pour extérieure. Aussi le philosophe a-t-il pour devoir de proposer aux hommes une technique de la libération, quand bien même celle-ci ne pourrait se réaliser que dans le cadre de l'aporie pratique définie ci-dessus.

C'est dire que toute libération morale — *quacumque ethica sublata* — doit consentir à s'amorcer en plein déterminisme (de la même manière que l'astronaute accepte la gravitation terrestre dans le temps même où il entreprend de s'en libérer) et à se comporter, d'étape en étape, comme si sa servitude originelle devait aller en diminuant, fût-elle à jamais irréductible. (comme le sera toujours, pour l'astronaute, la présence et l'action de quelque champ gravifique par delà le terrestre).

Or le choix d'une éthique n'est pas seulement déterminé par la nature mentale, sinon corporom mentale, de celui qui la préfère ; il l'est peut-être davantage encore par le milieu social (individuel et collectif) qui l'enveloppe, soutient et imprègne (éducation l. s.). De plus, du fait de l'universelle inertie, laquelle ne domine pas moins la vie mentale des hommes que toute activité physique, dès qu'un esprit s'est définitivement libéré à l'égard de quelque « indignité » quant à son éthique, il tend irrésistiblement à s'installer en permanence dans son nouvel état moral et à le considérer comme un absolu ; de sorte que, s'il ne se décide un jour à rompre avec lui, il est voué à perdre finalement tout le bénéfice de son effort. En arriver à ne plus jamais mentir, dans le cadre d'une certaine éthique, c'est, en effet, devenir et être l'automate de la sincérité ; exactement comme en arriver à ne plus jamais éprouver un sentiment de tendresse humaine c'est, dans le cadre de la même ou d'une autre éthique, devenir et être l'automate de la dureté. Si bien que ce n'est qu'à force de contredire sans cesse sa nature, son éducation (l. s.) et ses conquêtes morales — sous quelque perspective éthique — qu'un esprit peut se considérer comme étant en perpétuelle voie de libération intérieure. Qu'est-ce à dire

sinon qu'il n'est pas de pareille libération concevable dans le cadre d'une seule et même éthique, et que c'est uniquement à force de changer de posture éthique, par une sorte de *dialectique morale*, qu'un homme peut se dire relativement libre. Telle fut, au surplus, l'attitude pratique de tous ceux qui, au cours du demi-siècle écoulé, élevèrent la permanente disponibilité en règle de vie.

Mais serait-ce vraiment se libérer intérieurement que subir passivement la pression d'un milieu éducatif (l. s.) donné, fût-il tenu pour éminemment libérateur (quant à la vie intérieure, selon une certaine éthique) ? De toute évidence, non.

Et serait-ce davantage se libérer intérieurement que se renier en quelque sorte sans cesse soi-même, abstraction faite de toute loi de libération ? Passer tour à tour d'un hédonisme vulgaire à un utilitarisme sublimé, puis à un impérialisme brutal, ensuite à un « apathisme » total, et ainsi sans fin comme sans aucun souci de progrès — en n'importe quel sens du mot —, n'est-ce pas s'avouer l'esclave de la peur de l'esclavage et de la nécessité correspondante du changement périodique de toute inspiration éthique ? Il conviendrait donc, pour que permanente disponibilité fût synonyme de libération morale, que cette double servitude conjointe puisse être réduite par la reconnaissance et l'observance d'une *loi de fuite* capable de donner à la libération en cause un sens, partant d'une *loi de « progrès »*. Or l'expérience de la vie philosophique incline à affirmer qu'à partir de n'importe quelle position morale originelle le heurt des « choses » et la réflexion qu'il engendre déterminent toujours la même suite de positions morales réactives, si bien que la loi de fuite envisagée ci-dessus apparaît comme inscrite dans la nature humaine. A partir d'un hédonisme tout instinctif, c'est vers un calcul des plaisirs, en effet, que va tout naturellement un homme, s'il n'est proprement imbécile, et même vers un abstentionnisme bien proche de la plus haute sagesse ; à partir d'un volontarisme non moins instinctif, vers une ataraxie fort étroitement apparentée à celle-là ; à partir d'un « philophrosynisme »

qui peut être instinctif ¹, vers un détachement souverain bien proche encore de la sagesse, partant de l'ataraxie. Si bien que dans tous les cas où le départ éthique se prend d'une « passion », c'est du côté de la « raison » que l'intéressé recherche son salut. *A fortiori* si le départ éthique se prend d'une idée plus ou moins rationnelle, ou de l'exigence générale du bonheur.

Dans ces conditions il est patent que se vouloir authentiquement libre est un leurre — sans préjudice de l'irréductible hypothèque que constituent, pour ce vouloir, aussi bien la liberté absolue que le déterminisme — et que, dialectique ou linéaire, toute libération intérieure ne peut se présenter, à qui y pense sans prévention, que comme une préférence donnée et maintenue, très capricieusement (dans l'hypothèse d'une liberté absolue) ou très déterminitivement, à une obédience éthique plutôt qu'à une autre.

Destin bien décevant, certes, eu égard aux vues philosophiques traditionnelles en la matière ; mais destin que tout esprit adulte doit avoir le courage d'accepter, en même temps qu'il dépose ses autres exigences juvéniles. Et destin, aussi, en raison duquel il est fort heureux que ceux d'entre les hommes qui se tiennent pour porteurs d'un message moral — sous quelque éclairage éthique que ce soit — pensent et aient toujours pensé qu'ils avaient à le communiquer au plus grand nombre possible de leurs semblables, afin que ceux d'entre ces derniers dans la nature desquels il serait apte à trouver un écho se sentent déterminés en sa faveur et réalisent, comme librement, leur destinée.

Car si la destinée humaine a un fondement métaphysique ou surnaturel, elle ne manquera pas, grâce à l'action dispersée des « prophètes », d'emporter tôt ou tard l'humanité tout entière du côté de sa pente authentique, comme il en arrive finalement de tout être physique tirillé dans des sens divergents par des forces de toute sorte.

¹ Pour rappel, *philophrosunè* veut dire, en grec, bienveillance, bonté, tendresse.

Et si, au contraire, la destinée humaine est sans fondement absolu, et livrée au seul hasard des forces naturelles et morales, la courbe pluri-millénaire de « la » civilisation (l. s.), pour tourmentée qu'elle soit, donne l'assurance qu'une orientation globale vers la réalisation et l'extension croissantes d'une même notion et d'un même fait — ceux de l'authenticité humaine dans les individus et dans les collectivités, non moins que dans leurs rapports mutuels combinés — se dessinera un jour, vu que l'analyse de la nature humaine permet de fonder cet idéal, comme j'ai tenté naguère de l'établir ¹, sur des bases positives entièrement assurantes. Or cet idéal est proprement une *loi de libération morale* puisqu'il tend à détacher essentiellement l'homme de sa souche zoologique, non moins qu'à le retenir sur sa pente mécanisante.

Ainsi le travail séculaire des philosophes et des saints, comparable si souvent à un vain piétinement, se trouvera de toute façon aboutir à ses fins à la faveur d'un entraînement massif immanquable de l'humanité.

Hubert FRÈRE (Bruxelles).

Congrès international de Philosophie d'Amsterdam (août 1948).